Ami du Clergé du 11 mai 1939

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Courtes instructions sur la Morale. — IX. Le péché véniel, 273.
Pour des Communions solennelles. — *A la Messe :* I. Zachée et le communiant, 274. — II. Un jour de joie, 276. — *Aux Vêpres :* I. La persévérance, 277. — II. La science de la religion, moyen de persévérance et de salut, 279. — *Le soir : Consécration à la Sainte Vierge :* Marie notre Mère, 281.
Pour des Communions solennelles à la Pentecôte. — *A la Messe :* Eucharistie et Confirmation, 282. — Avant la communion, 284. — *Aux Vêpres :* Après la Pentecôte ; après la Communion solennelle, 284. — *Consécration à la Sainte Vierge :* Marie est notre Mère, 285.
Conférences à des jeunes gens. — IX. Hasard ou vérité, 286.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Déposition du domestique de S. François de Sales, 288. — Le chapelet de Gluck, 288. — La leçon d'une médaille, 288.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LA MORALE

IX

LE PÉCHÉ VÉNIEL

Mes frères,

Le péché est une désobéissance à la loi de Dieu, mais tous les péchés ne sont pas également graves. Jésus compare certains péchés à des chameaux, d'autres à des moucherons (Mt., XXIII, 24 ; VII, 3) ; il y a des pailles, il y a des poutres. La gravité du péché dépend de l'importance du commandement transgressé, de la clarté de la connaissance de la loi, du degré de la liberté dans l'action. Le péché peut encore être aggravé par les circonstances de personne, d'objet, de temps, de lieu, du but, des moyens, des conséquences fâcheuses. Il y a le péché mortel qui nous coûte la vie de la grâce : nous en avons parlé. Il y a le péché véniel qui ne nous enlève pas cette vie, mais met obstacle à son développement et à son rendement.

Etudions la nature et les effets du péché véniel et voyons quelle doit être notre attitude vis-à-vis de lui.

I. — *Nature du péché véniel*

Le péché véniel tire son nom du latin *venia,* parce qu'il obtient plus facilement le pardon que le péché mortel. — Le péché est mortel, quand il y a matière grave, advertance complète et plein consentement. S'il manque une de ces conditions, le péché est véniel.

Il y a donc péché véniel, lorsque la matière est légère. Si l'idolâtrie, l'hérésie sont péchés mortels, parce qu'ils blessent gravement l'honneur de Dieu, une distraction volontaire dans la récitation des prières est vénielle ; l'homicide volontaire est faute mortelle, un simple coup est véniel ; découvrir un petit défaut du prochain n'atteint pas la gravité d'une accusation injuste.

Même quand la matière est grave, le péché n'est pas mortel, mais véniel, si l'auteur de la faute n'a pas pleine conscience de ce qu'il fait. Des enfants qui ne comprennent pas la portée de leur action ne commettent pas facilement le péché mortel.

La pleine liberté est requise aussi. Une menace très grave, une tentation particulièrement violente, une maladie peuvent troubler la claire vue de la conscience et excuser d'une faute mortelle, voire même vénielle.

Cependant un péché véniel peut devenir mortel, s'il cause un grave scandale ou un dommage considérable, comme des attaques contre la religion ou l'honneur du prochain dans la presse, ou s'il est commis par mépris pour la loi, précisément à cause de la défense.

Plusieurs péchés véniels ne peuvent constituer un péché mortel, excepté toutefois quand de leur ensemble résulte un tort considérable. Ainsi plusieurs vols légers finissent par constituer un péché grave, à cause de la somme considérable qu'on est tenu de restituer, comme l'addition de nombreuses unités peut donner une somme importante. L'eau qui pénètre dans un navire par des fissures peut le faire sombrer. Beaucoup de petits fils de chanvre peuvent former un câble assez gros pour retenir un navire. Ainsi plusieurs péchés véniels peuvent, en certains cas, retenir l'âme dans sa course vers Dieu et la faire sombrer.

Il est très difficile de décider si un péché est mortel ou véniel. Nous n'avons pas de balance assez juste pour peser la gravité du péché. D'une part, il ne faut jamais désigner un péché comme mortel, quand cela n'est pas absolument certain, comme dit S. Alphonse ; et, d'autre part, « il y en a beaucoup que l'on aurait crus très légers, si l'Ecriture ne nous faisait connaître qu'ils sont plus griefs qu'ils ne nous paraissent », remarque S. Augustin. Il n'y a péché mortel que quand Dieu n'est plus le centre vers lequel gravite l'âme, dit S. Thomas d'Aquin, car le péché est l'aversion totale de Dieu comme fin dernière, et la conversion totale vers la créature comme souverain bien, observe S. Augustin.

Il faut distinguer du péché véniel les imperfections, qui ne proviennent pas d'un acte mauvais de la volonté, mais de la faiblesse humaine ; ainsi des distractions involontaires pendant la prière, des traits d'esprit irréfléchis, des mouvements de mauvaise humeur, qu'il faut néanmoins combattre. « Les imperfections, note S. François de Sales, sont, par rapport à la volonté, comme du gui qui croît et paraît sur un arbre et en l'arbre, bien que non pas de l'arbre ni par l'arbre. »

II. — *Effets du péché véniel*

1. *Le péché véniel ne nous sépare pas de Dieu, mais alanguit et affaiblit l'âme.*

Il ne chasse pas de notre âme la vie surnaturelle, la grâce ; il n'est pas le mépris de Dieu, la révolte contre Dieu, la volte-face à l'égard de Dieu. Il n'est pas la blessure qui fait mourir, mais la blessure légère qui fait seulement souffrir ; il n'est pas la hache qui abat l'arbre, mais le coup qui est porté à l'écorce et rend l'arbre malade.

Il ne diminue même pas à proprement parler la grâce ou les vertus. La grâce n'est jamais diminuée tant qu'elle n'est pas perdue. Les vertus ne subissent pas de diminution proprement dite ou en elles-mêmes, parce qu'elles suivent la grâce sanctifiante et ne peuvent être diminuées qu'avec elle.

Mais si le péché véniel ne nous détourne pas de la voie de Dieu, il nous y arrête. Il refroidit en nous la charité, rend plus difficiles les actes d'amour de Dieu et l'exercice des vertus. Peu à peu il creuse l'âme comme la goutte d'eau creuse la pierre. La grâce de Dieu se raréfie en proportion. « La peine la plus inséparable du péché, dit S. Thomas, c'est la privation de quelque grâce. » (I-II, q. 87). Dieu se lasse et ne donne plus, ou ne donne plus autant, à celui qui en abuse, ces secours habituels et actuels dont nous avons besoin pour bien nous acquitter de nos devoirs. De même qu'un léger refroidissement occasionne souvent une indisposition et empêche de vaquer à ses devoirs d'état, ainsi fait le péché véniel : il affaiblit notre volonté et la détourne du bien. Il paraît n'être que très peu de chose ; cependant il nous prive de beaucoup de biens. Un cheveu qui s'attache à la plume, empêche de bien écrire.

De même que les nuages interceptent les chauds rayons du soleil, de même le péché véniel affaiblit le feu de l'amour divin. « Les péchés véniels, dit S. Thomas d'Aquin, amoindrissent l'ardeur de la charité. » Ils rendent l'homme « tiède et paresseux dans le service de Dieu, » dit S. Bonaventure. Et les paroles de l'Ecriture reviennent à la mémoire : « Parce que tu es tiède et que tu n'es ni froid ni chaud, je te vomirai de ma bouche. » (Apoc., III, 16). « Un miroir couvert de poussière, dit Louis de Grenade, ne montre plus l'image d'une manière nette; ainsi l'âme couverte de la poussière du péché véniel ne reçoit plus nettement les rayons du soleil de justice. » Et S. François de Sales, en sa langue imagée, nous offre cette comparaison : « Les araignées ne tuent pas les abeilles, mais elles goûtent et corrompent leur miel ; et, quand elles s'attaquent à la ruche, elles en embarrassent si fort les rayons avec leurs toiles, que les abeilles ne peuvent plus y travailler. Ainsi les péchés véniels ne donnent pas la mort à notre âme, mais ils altèrent la dévotion ; et, si on les commet par une mauvaise inclination habituelle, il se fait, dans l'âme, un embarras d'habitudes vicieuses et de mauvaises dispositions qui l'empêchent d'agir avec cette ferveur de charité, en laquelle consiste la vraie dévotion. »

De son côté, le démon redouble ses assauts et ses tentations, tend des pièges plus dangereux, suscite des occasions plus funestes. Et ainsi

2. *Le péché véniel conduit petit à petit au péché mortel et à la perte de la grâce sanctifiante.*

De même que la maladie prépare le chemin à la mort, ainsi le péché véniel fraie la route au péché mortel. Si l'on néglige d'arrêter les gouttes de pluie qui s'infiltrent dans les murs, bientôt la maison se détériore et risque de tomber en ruines; ainsi l'homme qui ne prend pas garde aux petites fautes finit par tomber gravement. « Celui qui méprise les petites choses tombe peu à peu dans les grandes », dit l'Ecriture. Celui qui veut fendre un gros morceau de bois fait d'abord une petite fente, dans laquelle il introduit le coin. Ainsi fait le démon ; il nous entraîne d'abord au péché véniel et, peu à peu, à des crimes. « Si l'on ne fait pas attention à la poussière qui s'attache aux habits, dit S. Isidore, le vêtement se gâte entièrement ; il en est de même de l'âme, quand on ne prend pas garde aux petites taches. » Les péchés véniels sont comme des mites qui dévorent le vêtement de la grâce sanctifiante. Que de fortunes on a vu sombrer parce que leur possesseur n'a pas tenu compte des petites dépenses par où elles s'engloutissaient ! Aussi on a pu dire que les péchés véniels conduisent aux péchés mortels et à la damnation sans secousse, comme la phtisie conduit à la mort. L'âme est à découvert et par conséquent accessible aux approches de péchés plus graves. Il suffit d'une simple étincelle pour allumer de violents incendies ; les grandes chutes ont souvent pour principe de faibles défections.

3. Il ne faut donc pas nous étonner que le péché véniel *attire sur lui des châtiments temporels,* qui nous atteignent ou dans ce monde ou après la mort à moins de rémission par charité, prière, pénitence, indulgence. Il est une faute et mérite une peine, non la peine éternelle, mais une peine temporelle en rapport avec le délit.

C'est au purgatoire que les âmes chères à Dieu, mortes en état de grâce et destinées à la vie éternelle, achèvent de se purifier avant d'entrer dans le ciel où rien de souillé ne doit pénétrer. C'est là que s'expient les péchés véniels dont on n'a pas demandé pardon, et les péchés dont on a reçu le pardon mais pour lesquels on n'a pas satisfait totalement à la justice divine. Là, les âmes souffrent et sont privées de la vue de Dieu. Et, selon S. Augustin et S. Thomas d'Aquin, les souffrances du purgatoire sont plus cruelles que les plus grandes de la terre. Aussi les pauvres âmes poussent-elles ce cri d'angoisse : « Ayez pitié de moi, vous, au moins, qui êtes mes amis ! » (Job, XIX, 21).

* *

Le péché véniel est donc un grand mal, puisque Dieu, le meilleur des pères, punit si rigoureusement l'âme qui le commet. « Ce n'est rien, » osera-t-on dire, et on le boit comme l'eau : c'est le péché facile, et trop souvent le péché favori des personnes dites pieuses. Légers mensonges, mots d'aigreur, impatiences, jalousies, négligences, etc., ne seraient rien, alors que tous ces péchés causent du retard pour le ciel, un éloignement prolongé et douloureux de la vision béatifique, mettent une si large distance d'avec Dieu et exigent tant de souffrances pour être détruits ?

Toutefois ce que je viens de dire s'applique surtout au péché véniel d'habitude, multiplié, qui suppose l'insouciance, la tiédeur. Mais une faute vénielle promptement réparée ne produit pas tous les effets dont je viens de parler.

Ne manquons pas d'avoir une vive horreur du péché, comme nous le recommande l'Esprit-Saint. Evitons le péché véniel non seulement à cause des peines temporelles qu'il nous fait encourir, mais à cause de l'offense qu'il fait à la majesté divine, des grâces dont il nous prive et du danger auquel il nous expose en nous faisant glisser vers le péché mortel. Et s'il nous arrive de commettre le péché, demandons humblement et loyalement pardon à Dieu et reprenons, vigilants et confiants, notre route vers le ciel. *Amen.*

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES

A la Messe

I

ZACHÉE ET LE COMMUNIANT

Mes chers enfants,

Vous allez aujourd'hui faire profession de la foi catholique et renouveler solennellement les promesses

de votre baptême. C'est pour obtenir la grâce d'y être toujours fidèles que vous êtes venus communier ce matin. Pour vous aider à le faire avec ferveur, laissez-moi vous redire l'histoire du publicain Zachée, que vous avez apprise dans l'Evangile. Les dispositions avec lesquelles il reçut Notre-Seigneur dans sa maison sont bien celles qui vous conviennent aujourd'hui et qui conviennent à tous ceux qui vont communier.

I

Notre-Seigneur traversait la ville de Jéricho. En cette ville habitait un homme riche, nommé Zachée. Il était le chef des publicains, c'est-à-dire le chef des collecteurs chargés de percevoir les impôts au nom de l'empereur romain. Apprenant que Jésus, dont il avait entendu raconter les prodiges, se trouvait dans la ville, il éprouva un vif désir de le voir. Malheureusement la foule qui entourait Notre-Seigneur était considérable, puisque c'était par milliers que les Juifs le suivaient pour le voir et l'entendre, et comme Zachée était de petite taille, il n'avait guère l'espoir de parvenir jusqu'à lui, ni de l'apercevoir par-dessus la tête des autres. C'est alors qu'une idée lui vint. Courant en avant sur le chemin où Jésus doit passer, il monte sur un sycomore planté au bord de la route. De ce poste élevé, il dominera tout le monde et pourra contempler Notre-Seigneur à son aise.

Son désir allait être exaucé bien au delà de ses espérances. Parvenu au pied de l'arbre où il se trouvait, Notre-Seigneur lève les yeux et, l'apercevant, lisant d'autre part dans son cœur les sentiments de sainte curiosité dont il était rempli, il lui dit : « Zachée, hâte-toi de descendre, car je me propose de loger aujourd'hui dans ta maison. »

Vous devinez, m. e., la joie de Zachée en entendant ces paroles. Il voulait voir Notre-Seigneur de près, l'entendre, être témoin de quelqu'un de ses miracles, recevoir quelqu'une de ses bénédictions, et voilà que Notre-Seigneur, qui a lu au fond de son cœur son ardent désir, va venir chez lui, loger sous son toit, s'asseoir à sa table, être son hôte ! Quel bonheur ! Il pourra le voir, l'entendre, lui parler, jouir de lui tout à son aise...

Eh bien ! m. e., voilà une première disposition dont Zachée vous donne l'exemple et qui est requise pour bien communier : à savoir, un grand désir de communier. Notre-Seigneur désire vivement se donner à nous, il désirait se donner à ses apôtres lorsqu'il institua la Sainte Eucharistie. En retour, il attend que nous désirions vivement, nous aussi, nous donner à lui. Ce désir lui est si agréable qu'il fit plus d'une fois des miracles pour le satisfaire.

S. Stanislas Kostka, d'une famille princière de Pologne, venait de tout quitter pour suivre la vocation qui l'appelait à la vie religieuse. Comme il se dirigeait, à pied et sans aucune ressource, ainsi qu'un mendiant, vers le noviciat de la Compagnie de Jésus à Rome, passant un matin devant une église de village, il eut un grand désir de communier. Il entre donc dans l'église, mais, hélas ! c'était en Allemagne, quelques années après la Réforme de Luther ; cette église était devenue un temple protestant et Notre-Seigneur n'y habitait plus. Le jeune Stanislas, s'en étant aperçu, se hâte d'en sortir et, se jetant à genoux sur la place, il supplie Notre-Seigneur de ne pas le priver de la nourriture divine dont son cœur est affamé. Jésus exauça une prière si fervente : un ange descendit du ciel et apporta au jeune saint le pain eucharistique.

Voici un autre prodige plus connu. Sainte Julienne de Falconieri allait mourir. Comme les vomissements dont elle souffrait ne permettaient pas de lui donner le saint viatique, ce qui était pour elle une grande privation, elle supplia que du moins on voulût bien apporter dans sa chambre le T. S. Sacrement, pour qu'elle l'adorât avant de mourir. Quoique sa demande fût bien extraordinaire, on l'exauça cependant. L'aumônier du couvent, prenant au tabernacle de la chapelle le saint ciboire, vint, accompagné des religieuses, l'offrir aux adorations de la sainte mourante. Mais, ô miracle ! voilà que tout à coup la blanche hostie qu'il tenait en ses doigts s'en échappe et vole vers sainte Julienne qui, les mains jointes, les yeux suppliants, conjurait Notre-Seigneur de venir dans son cœur. Et comme si elle n'eût attendu que cette faveur pour mourir, la pieuse religieuse expirait quelques instants après. Lorsqu'on ensevelit son corps virginal, on trouva sur sa poitrine l'empreinte que l'Hostie sainte y avait laissée en entrant miraculeusement dans son cœur.

II

Ah ! m. e., si nous avions un pareil désir de recevoir Notre-Seigneur, nous communierions plus souvent que nous ne le faisons et nous saurions bien surmonter les obstacles qui peuvent s'y opposer. Voyez comment Zachée sut vaincre ceux qui l'empêchaient de voir Notre-Seigneur.

Pour venir communier, il vous faudrait vous gêner, prendre quelques instants sur vos moments libres pour venir vous confesser, sur votre sommeil afin d'assister à une messe matinale. Mais croyez-vous que Zachée ne s'est pas gêné pour voir Notre-Seigneur ? Il lui fallut, lui aussi, laisser là ses affaires, il lui fallut prendre la peine de monter sur un arbre et d'y demeurer jusqu'à ce que Notre-Seigneur vînt à portée de son regard.

Il vous faudrait surtout vaincre le respect humain pour venir communier, alors que les autres n'y viennent pas. Mais Zachée, lui aussi, dut vaincre le respect humain. Il occupait une situation en vue à Jéricho, puisqu'il était le chef des collecteurs d'impôts, on dirait aujourd'hui un receveur des finances ; il était riche, connu de tout le monde. Qu'allait-on dire en le voyant en pareille posture, monté sur un arbre ? On allait se moquer de lui. Mais rien ne l'arrête. Vous non plus, ne vous laissez arrêter par rien pour plaire à Notre-Seigneur et venir le recevoir ; plus vous serez généreux à son endroit, plus il le sera au vôtre. Voyez plutôt comment il récompense les saints désirs de Zachée.

Parvenu au pied de l'arbre où celui-ci était monté, Jésus lève les yeux : « Zachée, dit-il, hâte-toi de descendre, car je désire aujourd'hui loger dans ta maison. » Comment ! est-ce possible ? Notre-Seigneur lui ferait cet honneur ? Il faut bien le croire, puisque Notre-Seigneur le lui dit. En hâte, il descend de son observatoire et, prenant les devants, il court chez lui tout préparer pour recevoir le Sauveur. Il me semble le voir pressant ses serviteurs de débarrasser la maison de tout ce qui pourrait choquer, offenser les regards du divin Maître, y faire mettre tout en ordre, commander de l'orner, de la parer pour faire honneur à Jésus.

Voilà, m. e., ce que nous devons faire quand nous allons communier : débarrasser notre âme, par une

bonne confession, des péchés qui la souillent et déplairaient à Notre-Seigneur, et l'orner des belles vertus de foi, d'humilité, d'espérance et de charité dont vous réciterez les actes tout à l'heure.

Cependant, voici Notre-Seigneur qui arrive. Zachée se porte à sa rencontre et le reçoit avec joie : « *Et excepit illum gaudens,* » dit l'Evangile. « Soyez le bienvenu, Seigneur, lui dit-il, vous êtes ici chez vous, demeurez-y aussi longtemps qu'il vous plaira ; tout ce qui est à moi est à vous et je n'en ferai jamais assez pour reconnaître l'honneur que vous me faites en ce jour. »

Faites de même, m. e., quand Notre-Seigneur s'est donné à vous et repose dans votre cœur. Récitez avec beaucoup de piété les actes après la communion, et au cours de votre action de grâces dites à Notre-Seigneur combien vous êtes heureux, combien vous éprouvez de joie de le posséder ; donnez-vous à lui de tout votre cœur.

III

Malgré tous vos efforts, m. e., vous ne recevrez jamais Notre-Seigneur avec les dispositions qu'il mérite ; ne vous en inquiétez pas si vous avez fait de votre mieux. Zachée non plus n'était pas un saint lorsqu'il reçut chez lui le divin Maître, et la preuve, c'est qu'en voyant celui-ci loger chez le publicain, les Juifs se scandalisent : « Comment ! se disent-ils entre eux, il loge chez un pareil pécheur ! » Les publicains étaient les agents des Romains, maîtres détestés de la Judée ; ils levaient les impôts en leur nom ; quelques-uns, peu délicats, réclamaient plus qu'il ne fallait et conservaient le surplus pour eux. Il n'en fallait pas tant pour les faire mépriser des Juifs.

Zachée était-il du nombre de ces indélicats ? Je ne sais ; en tout cas, en entendant les murmures de la foule, il se déclare prêt à réparer : « Je vais, dit-il, donner moitié de ma fortune aux pauvres, et si j'ai fait tort à quelqu'un, je vais lui rendre quatre fois ce que je lui ai pris. »

La race de ces Juifs qui murmuraient contre Zachée n'est pas morte. Chaque année, à Pâques, on les entend murmurer de nouveau contre ceux qui remplissent leur devoir de chrétiens. A les entendre, ceux qui s'approchent fréquemment de la sainte Table sont pleins de défauts et indignes de cet honneur.

Ne prenez pas garde à ces critiques. Nous ne sommes pas parfaits, nous qui allons communier ; mais c'est précisément pour cela que nous allons recevoir Notre-Seigneur. Sont-ce ceux qui se portent bien qui vont au médecin ? Or Notre-Seigneur, vous le direz tout à l'heure, est le divin Médecin des âmes ; en le recevant, nous espérons trouver en lui le remède à tous nos maux, un trésor de grâces pour lui rester fidèles et le gage précieux du bonheur éternel. « Parce que vous péchez tous les jours, disait S. Augustin, communiez tous les jours. » Nous ne sommes que de pauvres pécheurs comme Zachée, c'est vrai, mais c'est précisément pour cela que nous recevons Notre-Seigneur, car c'est pour les pécheurs et non pas pour les justes qu'il est venu sur la terre, et comme il le dit lui-même pour justifier sa présence chez Zachée, le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ceux qui étaient perdus.

Tout pécheur qu'il était, Zachée fut comblé de bénédictions par Notre-Seigneur. Le divin Sauveur lui en donne l'assurance en le quittant : « Le salut est venu aujourd'hui pour cette maison, lui dit-il, parce que celui qui l'habite est aussi fils d'Abraham. » Zachée quitta sa dangereuse profession pour s'attacher à Notre-Seigneur. Il en devint un si fervent disciple qu'après la mort du Sauveur les Juifs s'en débarrassèrent, dit-on, en le plaçant avec Lazare, Marthe et Marie-Madeleine sur une barque et en les abandonnant au gré des flots de la Méditerranée. Conduite par la Providence, cette barque vint les déposer sur les côtes de Provence, dans notre vieille Gaule, dont ils furent les premiers apôtres. Zachée évangélisa la région de Cahors et mourut très saintement à Rocamadour, qui est devenu un lieu de pèlerinage très célèbre en son honneur et en celui de la T. S. Vierge, dont il avait propagé le culte en ces contrées.

Mes chers enfants, recevez bien, comme lui, Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur apportera le salut à votre maison, à vous aussi. A votre maison, c'est-à-dire à votre âme. On l'a dit bien souvent : les premières communions d'un enfant influent sur toute sa vie et d'elles dépend presque sûrement son éternité. Notre-Seigneur apportera le salut à votre maison, c'est-à-dire à vos parents, à votre chère famille, qu'il bénira à cause de vous. A votre maison, c'est-à-dire à vos chers disparus qui vous ont aimés, qui seraient si heureux d'assister à cette fête de votre Communion solennelle. Puissent-ils y assister du haut du ciel, et s'ils n'y sont pas encore, puissent vos prières d'aujourd'hui le leur ouvrir ! Ainsi soit-il.

II

UN JOUR DE JOIE

Hæc dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur in ea.
En ce jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous et tressaillons d'allégresse.

Mes chers enfants,

On a souvent dit que le jour de la première communion est le plus beau jour de la vie. Cela reste vrai de ce beau jour de votre Communion et de votre Profession de foi solennelle. Il suffit, pour s'en convaincre, de contempler le spectacle que j'ai devant moi. En vous voyant, petits garçons parés de vos gracieux brassards frangés d'or ou de soie ; en vous voyant, petites filles revêtues de vos blanches livrées, sous vos longs voiles et vos couronnes ; en vous contemplant à la place d'honneur dans cette église, tout près de l'autel du Dieu vivant, et attendant, le cœur tout réjoui, son adorable visite ; en voyant vos bien-aimés parents, les amis de votre famille et les vôtres fixer sur vous des regards attendris ; en voyant devant moi cette nombreuse assemblée sympathique et recueillie ; en admirant cette église mieux décorée qu'aux plus grands jours de fête ; oui, en voyant tout cela, on comprend sans peine que le jour que nous célébrons n'est pas un jour ordinaire, mais une fête exceptionnelle, un jour où il convient de se livrer au bonheur et à la joie : *Hæc dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur in ea.*

I. — *Pour les enfants*

Et qui donc a droit de se réjouir, en ce jour ?

Vous d'abord, mes enfants, qui êtes les héros de cette émouvante solennité. Voilà bien longtemps que vous l'appelez de vos vœux, et plus d'une fois, re-

gardant l'avenir, vous vous êtes dit : « Quand viendra-t-il ? » Eh bien ! le voici arrivé. Je ne vous le montrerai plus dans le lointain, je ne vous dirai plus : « Il viendra dans quelques mois, dans quelques semaines, » mais il m'est agréable de vous dire : « Le voici arrivé, ce jour béni, ce jour qui fait époque dans notre vie et dont la date s'écrit dans notre cœur et ne s'efface jamais ! »

Sans doute, pour obéir au commandement de Notre-Seigneur et à la loi de l'Eglise, vous avez déjà tous eu le bonheur de recevoir le bon Dieu ; mais, plus à même de le bien faire parce que plus réfléchis et plus instruits, vous allez aujourd'hui le recevoir solennellement, en présence de vos parents et de toute la paroisse. Votre cœur va devenir comme le ciboire d'or qui renferme Notre-Seigneur au tabernacle, comme le brillant ostensoir au milieu duquel il sera placé ce soir pour nous bénir.

Grand fut le bonheur des bergers qui, en la nuit de Noël, vinrent voir l'Enfant Jésus et l'adorer à genoux ; grand fut le bonheur des Mages qui vinrent lui offrir leurs présents ; grand fut le bonheur des docteurs qui, au Temple, purent admirer la sagesse de ses réponses ; grand fut le bonheur de Zachée et de tous ceux qui eurent l'honneur de lui offrir l'hospitalité sous leur toit ; grand fut le bonheur de sainte Marie-Madeleine qui arrosa ses pieds de ses larmes et y répandit des parfums ; heureux fut l'apôtre S. Jean qui, à la dernière Cène, reposa sa tête sur le Cœur de Jésus.

Eh bien ! m. e., à le bien considérer, votre bonheur en ce jour, et chaque fois que vous communierez, dépasse infiniment celui de ces saints personnages, car Notre-Seigneur va faire pour vous ce qu'il n'a point fait pour eux. Il va se donner à vous lui-même et tout entier... Ah ! jouissez bien de cette insigne faveur ! Lorsqu'on traverse les champs de la Provence au moment où les orangers sont fleuris, on dit que les habits et jusqu'à la respiration s'imprègnent du parfum des fleurs, le conservent et l'exhalent longtemps après. M. e., vous vous relèverez tout à l'heure de l'autel imprégnés, dans votre corps et dans votre âme, du parfum de Jésus-Christ. Emportez et gardez longtemps ce divin arome de votre Communion solennelle. Et comme on assure que les parfums préservent de la corruption, que Notre-Seigneur, dont la sainte présence aura embaumé vos cœurs, vous préserve du péché qui est la pire des corruptions !

II. — *Pour les parents et le pasteur*

M. e., vous n'êtes pas seuls à vous réjouir en cette belle fête. Votre joie est partagée par vos bons parents.

M. f., voici devant l'autel ces bien-aimés enfants qui ont grandi sous votre tutelle, que vous avez entourés de soins délicats et assidus et qui, arrivés au terme de l'enfance, vont entrer dans un âge plus sérieux. Bientôt ils pourront vous aider, s'associer à vos travaux et prendre une part de vos fatigues; ils vont bientôt commencer à vous rendre ce que vous avez fait pour eux. C'est déjà pour vous un juste motif de joie.

Mais vous êtes chrétiens et cette fête de la Communion solennelle de vos enfants doit vous réjouir dans un sens plus relevé. Votre joie la plus pure et la plus grande doit être que vos enfants ont grandi à l'école de la religion, ont reçu une instruction chrétienne qui a formé leur conscience, leur a inspiré la haine du vice et l'amour de la vertu ; en un mot, qu'ils ont reçu une excellente éducation et sont pour l'avenir animés des meilleurs sentiments.

Pour ce qui me concerne, m. f., j'ose me rendre ce témoignage que je n'ai rien négligé pour donner à vos enfants toute l'instruction religieuse dont ils étaient susceptibles. S'ils sont dociles à l'enseignement que je leur ai donné, aux recommandations que je leur ai faites, ils seront pour vous des enfants respectueux, obéissants et dévoués ; vis-à-vis du prochain, ils seront toujours polis, honnêtes et serviables ; vis-à-vis d'eux-mêmes, ils ne feront jamais rien qui les oblige à rougir devant Dieu et devant leur conscience. J'aime à croire que ces chers enfants ont retiré quelque profit de leur fréquentation du catéchisme, et que demain et toujours ils seront pour vous, comme ils le sont aujourd'hui, une cause de joie et une source de consolation. Dans ce but, parents chrétiens, demandez à Dieu de les combler de telles bénédictions, en venant en eux tout à l'heure, que leur persévérance soit à tout jamais assurée.

III. — *Pour tous les assistants*

Et vous, m. f., qui n'avez pas d'enfants prenant part à la Communion solennelle, à vous aussi cette belle fête doit apporter une part de joie. Vous êtes venus, de loin peut-être, vous associer au bonheur de ces chers enfants et de leurs parents. Vous n'assisterez certainement pas à cette cérémonie si touchante sans sentir vos cœurs émus et vos âmes attendries. Cette fête vous rappellera le beau jour où vous-mêmes, innocents et purs, entourés de vos chers parents, de vos amis, de la paroisse toute entière, vous vous êtes pour la première fois approchés de la sainte Table. Vous avez vieilli depuis ; peut-être aussi, depuis, quelques-uns ont-ils un peu abandonné le bon Dieu qu'ils ont alors reçu avec tant de bonheur. En sont-ils plus heureux ?... Ah ! s'ils veulent partager complètement la joie de cette belle journée, qu'ils prennent la résolution de revenir au plus tôt au Dieu de leur Première Communion.

* *

Et maintenant, m. e., employez bien les précieux instants qui vous séparent du moment béni de la communion. Avivez dans vos cœurs, envers Notre-Seigneur que vous allez recevoir, les sentiments de foi, de confiance et d'amour qu'il sera heureux d'y trouver.

Et quand ce divin Sauveur sera présent en vous, priez-le avec ferveur pour vous-mêmes, pour les bons parents qui vous entourent, pour ceux aussi qui ne sont plus et qui du ciel assistent à cette belle fête. Et s'ils n'y sont pas encore, que vos ferventes prières le leur ouvrent aujourd'hui, pour qu'eux aussi partagent la joie de ce beau jour. *Hæc dies quam fecit Dominus : exultemus et lætemur in ea. Amen.*

Aux Vêpres

I

LA PERSÉVÉRANCE

Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

C'est celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé.

Mes chers enfants,

La Communion solennelle que vous avez faite ce matin, la Profession de foi solennelle que vous allez

faire ce soir, sont le couronnement de votre instruction chrétienne. Voilà plusieurs années que vous étudiez votre catéchisme et que vous vous instruisez de votre religion ; vous en savez l'essentiel, j'espère. Mais ce n'est pas tout, m. e., ce n'est pas même le principal. Il s'agit maintenant de mettre en pratique ce que vous avez appris.

Et qu'avez-vous appris dans ce catéchisme, bien petit par son extérieur, mais si grand, si vénérable par son contenu, puisqu'il renferme la science du salut, la science qui fait les saints ?

Vous y avez appris trois choses. Des vérités à croire, renfermées dans le Symbole des Apôtres; des devoirs à pratiquer, que Dieu nous a fait connaître dans son Décalogue ; et enfin des moyens à employer pour nous sanctifier, ce sont les sacrements.

Eh bien ! m. e., si vous voulez persévérer jusqu'à la fin et jusqu'à la fin rester fidèles aux serments que vos parrains et marraines ont faits pour vous au jour de votre baptême, et que vous allez librement et solennellement renouveler dans un instant, il vous faudra jusqu'à votre mort croire fermement les vérités contenues dans le Symbole, observer fidèlement les commandements que Dieu nous a donnés, et recevoir toujours saintement les sacrements, surtout ceux de Pénitence et d'Eucharistie.

I. — *Croire les vérités du Symbole*

Et d'abord, m. e., il vous faudra toujours croire fermement les vérités du Symbole.

Et pour les croire, il faudra d'abord ne pas les oublier. Conservez précieusement votre catéchisme et relisez-le de temps en temps. De plus savants que vous aimaient à le faire et étaient dans l'admiration d'y trouver la réponse précise et sûre à toutes les grandes questions qui intéressent l'humanité.

L'avocat Troplong, président du Sénat et premier président de la Cour de cassation, à son lit de mort en 1869 prononçait ces belles paroles : « Après avoir beaucoup vécu, beaucoup vu, beaucoup étudié, quand approche la mort, on reconnaît que la seule chose vraie c'est le catéchisme. » Ah ! c'est qu'à ce moment suprême c'est le seul livre qui nous soit utile, le seul qui nous renseigne sur l'au-delà et nous rassure sur l'accueil qui nous y attend ; c'est le seul livre qui, après nous avoir enseigné à bien vivre, nous aidera à bien mourir.

Odilon Barrot, autre homme d'Etat célèbre, professait la même estime pour le catéchisme. Retiré à Villefort, dans la Lozère, il avait soin de s'informer des heures où le prêtre l'enseignait aux enfants et lui, ancien ministre de Louis-Philippe, se faisait un bonheur d'y assister. Il écoutait avec la plus vive attention et la lettre que récitaient les enfants et les explications que le prêtre en donnait. Un jour, celui-ci ne put s'empêcher de faire part de son étonnement à l'illustre homme d'Etat. « Cela vous surprend ? répondit celui-ci. Eh bien ! M. l'abbé, je vous confesse que chaque fois que j'entends réciter ce petit livre, j'apprends toujours quelque chose ou que j'ignorais ou que j'avais oublié ou que j'avais mal compris. »

Que d'hommes aujourd'hui, m. e., ne sont irréligieux que parce qu'ils ignorent la religion ou ne savent pas leur catéchisme ! Il y a quelque temps, un prêtre se rencontrait dans une maison amie avec un homme du monde qui se vantait d'être incrédule. « Est-ce à force d'étudier la religion, lui demande le prêtre, que vous en êtes venu à vous convaincre de sa fausseté ? Avez-vous lu les conférences du P. Monsabré, de Mgr d'Hulst ? — Non, répond le monsieur. — Vous avez un appareil de T. S. F. ; écoutez-vous en Carême les conférences du P. Pinard et chaque dimanche les sermons du P. Lhande? — Oh ! cela ne m'intéresse pas... — Vous avez bien tout de même parcouru quelque ouvrage traitant de la religion, comme ceux de Cauly, Prunel, Vandepitte, Duplessy ? — Pas davantage... » Le prêtre se convainc alors qu'il ne connaît guère de la religion que ce qu'en dit son mauvais journal. Alors n'y tenant plus : « Cher monsieur, je vous avoue que vous n'êtes pas un incrédule. — Et que suis-je donc? demande l'autre piqué. — Mon cher monsieur, vous n'êtes pas un incrédule, mais un ignorant. »

Eh bien ! m. e., ne devenez jamais des ignorants et vous ne deviendrez jamais des incroyants. En même temps que votre catéchisme, lisez de bons livres qui compléteront votre instruction religieuse et affermiront vos convictions. Chaque dimanche, écoutez avec attention les paroles du prêtre vous rappelant les grandes vérités de notre sainte religion, et ainsi armés vous ne craindrez pas les ennemis qui pourront menacer votre foi, je veux dire les discours impies ou les mauvaises lectures. Quand vous entendrez les premiers et lirez les seconds, vous hausserez les épaules de pitié en disant : « Tout cela est faux, ce sont là autant de mensonges et autant de sottises. Ma religion, je la connais ; elle n'est pas cela, elle n'enseigne pas cela. » Et en voyant combien les attaques dirigées contre elle sont injustes et portent à faux, votre foi, au lieu d'être ébranlée, s'en trouvera affermie.

II. — *Observer les commandements*

En même temps que des vérités à croire, le catéchisme renferme des devoirs à pratiquer. Les commandements de Dieu et de l'Eglise en sont comme l'exposé et le résumé. Eh bien ! m. e., si vous voulez rester bons chrétiens et aller au ciel, il faudra les observer toute votre vie. Ce n'est pas moi, mais Notre-Seigneur qui vous le déclare : « ***Si vis ad vitam ingredi, serva mandata.*** Si vous voulez entrer en la vie éternelle, gardez les commandements. »

Toute votre vie donc, m. e., il vous faudra prier matin et soir, comme le veut le premier commandement. Bénissez le bon Dieu s'il a placé près de votre berceau une pieuse mère qui dès votre âge le plus tendre vous a appris à joindre vos mains innocentes et vous a fait contracter l'habitude de la prière Conservez-la pieusement, cette habitude, et soyez-y fidèles toute votre vie, car celui qui prie se sauve dit S. Alphonse, tandis que celui qui ne prie pas se damne. Et si cette habitude, vous ne l'avez malheureusement pas contractée, prenez la résolution, en ce beau jour de la rénovation solennelle des promesses de votre baptême, de ne jamais vous lever, de ne jamais vous coucher sans réciter au moins un *Notre Père* et un ***Je vous salue, Marie.***

Toute votre vie, il vous faudra respecter le saint Nom de Dieu, comme le veut le second commandement; sanctifier le dimanche, comme l'ordonne le 3e; être pour vos parents des enfants aimants, respectueux et soumis, comme vous en fait un devoir le 4e commandement. Et ne croyez pas qu'avec l'âge vous pourrez vous affranchir de ces devoirs : quel que soit leur âge et quel que soit le vôtre, vos parents resteront toujours pour vous les représentants du bon Dieu, comme le bon Dieu lui-même restera

toujours votre Créateur et votre Maître. Jamais non plus vous ne serez assez grands ni assez vieux pour avoir le droit de voler, de mentir ou de vous mal conduire. Au contraire, plus vous avancerez en âge, plus vous approcherez du moment où le bon Dieu vous jugera, et mieux il vous faudra observer ses commandements. C'est celui qui aura persévéré jusqu'à la fin qui sera sauvé. Que vous importerait d'avoir bien servi Dieu dans votre enfance, si vous deviez l'abandonner dans votre adolescence, dans votre âge mûr ou votre vieillesse ? Le tout n'est pas de bien commencer, mais de bien finir. Il ne vous sera d'aucun profit d'avoir marché tout d'abord dans le chemin du ciel, si vous le quittez pour celui qui aboutit en enfer.

III. — *Fréquenter les sacrements*

Je ne veux pas dire, m. e., que si vous veniez à vous écarter momentanément du bon chemin, tout serait perdu... Notre-Seigneur, dans sa très grande miséricorde, nous a laissé un moyen de réparer ces écarts et de rentrer dans la bonne voie : c'est *le sacrement de Pénitence*. Combien peu seraient sauvés sans cette planche de salut que Notre-Seigneur nous a laissée ! Au lieu de murmurer contre ce sacrement, au lieu d'appréhender de le recevoir, remercions notre divin Sauveur de l'avoir institué, et soyons heureux d'y recourir souvent.

Approchons-nous souvent aussi du sacrement d'*Eucharistie*, qui nous donnera la force de ne plus tomber et de persévérer plus sûrement. C'est ce qu'ont fait de tout temps ceux qui ont voulu assurer leur persévérance. Laissez-moi vous en donner un exemple dans la belle histoire du général Drouot.

Antoine Drouot était le fils d'un simple boulanger de Nancy. Etant enfant, il avait songé à se faire religieux et à entrer chez les Chartreux ; mais ayant perdu un frère au champ d'honneur, il résolut de le remplacer et d'être soldat. Désirant entrer à l'Ecole d'artillerie de Châlons, chaque soir, après son travail, il étudiait, à la lueur du four de son père, les matières exigées pour l'examen d'admission à cette Ecole.

Le jour de l'examen arrivé, pauvrement vêtu et chaussé de gros souliers, il arrive à Châlons. En le voyant entrer dans la salle d'examen, le fameux Laplace qui présidait lui demande : « Que voulez-vous, mon petit ami ? » Intimidé, Drouot dépose son bâton et sa besace contre l'estrade et s'avance vers les examinateurs. « Vous voulez donc passer l'examen ? » lui demande Laplace à haute voix...; un immense éclat de rire poussé par les quatre cents candidats présents trouble un instant le silence de la salle. Tout tremblant, le pauvre Antoine va prendre place sur le banc le plus éloigné. Les regards moqueurs des jeunes gens l'y suivent. « Quel est votre nom, mon ami ? » lui demande doucement le président. — « Je me nomme Antoine Drouot, et je suis de Nancy, » répond timidement le jeune homme. — « Vous ne savez probablement pas que la promotion est de 52 élèves et qu'il y a 400 concurrents? » Drouot ne répond pas, mais il reste et attend son tour.

Il a souvent raconté que son cœur battait bien fort et qu'une ardente prière était montée de son âme en se rendant au tableau. Laplace l'interrogea lui-même et vit bien vite à qui il avait affaire. Il pousse l'examen au delà de ses limites ; Drouot répond sans broncher à toutes les questions. Laplace insiste et pose au jeune homme les questions les plus difficiles ; Drouot y répond imperturbablement, si bien qu'émerveillé, Laplace l'embrasse devant toute l'assistance et lui annonce qu'il est reçu le premier de la promotion. Et aussitôt, toute l'Ecole qui tout à l'heure se moquait de lui, de se lever et de lui faire une magnifique ovation.

Devenu général, Drouot conserva au milieu des camps la foi et la piété de son enfance. Souvent, le soir, on apercevait très tard de la lumière dans sa tente : c'était Drouot qui, son service fait, récitait dévotement son chapelet avant d'aller se reposer.

Un jour Napoléon, entouré de ses maréchaux, leur demande quel est, à leur avis, le plus beau jour de sa vie. Les uns citent Marengo, d'autres Austerlitz, d'autres le jour de son sacre par le pape à Notre-Dame. « Vous n'y êtes pas, messieurs ; le plus beau jour de ma vie fut le jour de ma Première Communion. » A cette déclaration à laquelle nul ne s'attendait, la plupart des généraux sourirent. Seul Drouot demeura silencieux et recueilli ; et l'empereur aperçut une larme qui perlait à ses yeux : « Bravo, Drouot ! lui dit-il en lui serrant la main, du moins, toi, tu m'as compris, tu es un brave ! »

A la chute de l'Empire, Drouot se retira dans sa ville natale, où il édifia ses compatriotes comme il avait édifié ses collègues et ses subordonnés à l'armée, et ses condisciples à l'Ecole militaire. Chaque dimanche on le voyait, serré dans sa redingote ornée du ruban rouge de la Légion d'honneur, s'avancer vers la sainte Table et y communier dévotement. Et si quelques étrangers, édifiés de son attitude à la fois pieuse et martiale, venaient à demander aux assistants quel était ce beau vieillard, ceux-ci, scandalisés, de répondre : « Comment ! vous ne connaissez pas le général Drouot, le sage de la Grande Armée ? » Et dans cette réponse, on sentait toute l'estime que les Nancéiens professaient pour ce grand soldat, ce grand chrétien, et toute leur fierté de l'avoir pour compatriote.

Eh bien ! m. e., imitez-le. Toute votre vie, soyez comme lui de bons chrétiens, fidèles aux serments que vous allez renouveler, et je vous promets que toute votre vie vous serez estimés des hommes et bénis de Dieu. Ayant jusqu'à la fin persévéré à son service, vous serez certainement sauvés. Ainsi soit-il.

II

LA SCIENCE DE LA RELIGION, MOYEN DE PERSÉVÉRANCE ET DE SALUT

Mes chers enfants,

Quand parut Napoléon Ier, les ruines causées par la Révolution désolaient la France. Il entreprit de la relever. Il restaura le pouvoir par le Coup d'Etat du 18 brumaire, la religion par le Concordat, la justice par le Code Napoléon, le commerce par la création de nombreuses routes et de nombreux canaux, les finances par l'organisation des impôts et l'établissement de la Cour des Comptes. Mais il était une institution à laquelle il attachait, à juste titre, une grande importance : c'était l'instruction. La Révolution avait, en confisquant leurs revenus et en dispersant leurs maîtres, supprimé presque tous les collèges et toutes les écoles de France. Napoléon résolut de les rouvrir et de réorganiser l'enseignement.

Dans ce but, il manda un jour à St-Cloud où il résidait, M. Fourcroy et le président du Corps législatif M. de Fontanes. Dans un entretien qui dura

deux heures, il exposa ses vues sur cette grave question et parla presque seul. « L'empereur, dans ce saisissant monologue, a raconté M. de Fontanes, changeait de ton à chaque instant, tantôt calme, simple et familier, tantôt marchant à grands pas devant nous, l'œil enflammé et comme s'enivrant de ses propres paroles. Il venait de parler de la nécessité de donner un lest à l'âme des jeunes gens par l'éducation. « Il faut, disait-il, me faire des élèves qui sachent être des hommes ! Et vous croyez, s'écria-t-il tout à coup, en élevant la voix, comme s'adressant à un adversaire invisible, vous croyez que l'homme peut être homme s'il n'a pas Dieu ? Sur quel point d'appui posera-t-il son levier pour soulever le monde, le monde de ses passions ? L'homme sans Dieu, je l'ai vu à l'œuvre depuis 1793 ; cet homme-là on ne le gouverne pas, on le mitraille ! De cet homme-là, j'en ai assez ! Ah ! c'est cet homme-là que vous voudriez faire sortir de mes collèges ? Non ! Non ! Pour former l'homme qu'il nous faut, je mettrai Dieu avec moi. »

Napoléon se souvenait sans doute des journées sanglantes de la Révolution, de l'échafaud dressé en permanence sur les places publiques et ruisselant du plus généreux sang de France.

M. f., vous voulez faire des hommes de vos enfants et voilà pourquoi vous les avez envoyés au catéchisme ; mais l'œuvre n'est que commencée, il faut la continuer. Si vous ayez suivi de près l'instruction religieuse de vos enfants, vous avez pu constater que malgré vos efforts et les miens, elle comporte encore bien des lacunes et qu'il leur reste encore beaucoup à apprendre. Seraient-ils, du reste, aussi instruits qu'ils peuvent l'être, on oublie vite à leur âge, si l'on n'entretient pas par l'étude ce qu'on a appris. En même temps que vous continuerez d'envoyer vos enfants en classe, continuez donc de les envoyer au catéchisme de persévérance, puis aux cercles d'études si recommandés par nos évêques et par tous ceux qui s'occupent d'action catholique. Leur intelligence se développant avec l'âge, ils comprendront mieux ce qu'ils entendront.

I. — *Moyen de persévérance*

La science de la religion est celle qui nous apprend à bien vivre. Elle est donc extrêmement importante.

Ce n'est pas moi, vous le savez, qui veux déprécier à vos yeux et aux yeux de vos enfants la science qu'on leur enseigne en classe, et si quelquefois je prononce ici le nom d'école, c'est pour vous presser d'y envoyer vos enfants. Mais, si nécessaire que soit l'instruction profane, l'instruction religieuse l'est bien plus encore, ou plutôt, elles se complètent l'une l'autre. A l'école, ils apprennent à lire, ce qui leur permettra d'étudier la lettre du catéchisme ; à l'église, ils apprennent qu'il est des livres qu'ils devront lire afin de devenir meilleurs, qu'il est au contraire des journaux, des romans, des livres qu'ils ne devront jamais ouvrir, sous peine de perdre la foi, de se pervertir et de devenir des mauvais sujets. A l'école, ils apprennent à écrire ; à l'église, ils apprennent à ne jamais se servir de leur plume que pour écrire des choses vraies et honnêtes. A l'école, ils apprennent à compter ; mais combien savent parfaitement compter et font des additions, des soustractions, des multiplications, des divisions et toutes sortes d'opérations que l'honnêteté repousse ! à l'église, vos enfants apprennent à compter toujours suivant les lois de la conscience et à respecter dans leurs comptes les règles de la justice. A l'école, vos enfants apprennent la grammaire qui leur enseighe à parler et à écrire sans fautes d'orthographe ; à l'église, ils apprennent les commandements de Dieu qui leur enseignent à ne pas faire de fautes de conduite. A l'école, ils apprennent l'histoire de France, ses origines, ses gloires et ses épreuves ; au catéchisme, ils apprennent l'histoire de la religion, qui leur enseigne comment le ciel et la terre, les anges et les hommes ont été créés, comment s'est exercée la Providence de Dieu sur le monde depuis qu'il existe, comment Notre-Seigneur est descendu sur la terre et a pris un corps et une âme semblables aux nôtres, comment il a souffert et est mort pour notre salut, comment enfin l'Eglise continue sa mission rédemptrice parmi les hommes. A l'école, vos enfants apprennent la géographie, qui leur fait connaître les différentes parties du monde où ils n'iront probablement jamais, et les routes qui par terre et par mer y conduisent ; à l'église, au catéchisme, ils apprennent que ce monde, si grand qu'il soit, n'est qu'un lieu de passage, qu'ici-bas nous nous acheminons vers le ciel, le purgatoire ou l'enfer ; ils apprennent quels sont les chemins qui conduisent en enfer, pour les éviter, et quels sont ceux qui conduisent au ciel, afin de les suivre et d'y parvenir un jour.

II. — *Moyen de salut*

Oui, m. f., la science de la religion est extrêmement importante, car elle est la science du salut. Voilà pourquoi Notre-Seigneur, envoyant ses apôtres par le monde pour y continuer sa mission et sauver les âmes, leur donne pour première consigne d'enseigner : « Allez, leur dit-il, enseignez toutes les nations, baptisez-les au nom du Père et du Fils et du St-Esprit. » Le baptême est nécessaire, puisque les enfants mêmes ne peuvent être sauvés s'ils ne sont pas baptisés. Eh bien ! l'instruction religieuse passe avant. Un adulte ne pourrait pas recevoir le baptême s'il n'a pas auparavant été instruit de la religion. Le baptême à la vérité suffit aux petits enfants pour être sauvés, tant qu'ils n'ont pas l'usage de la raison ; mais il ne leur suffit plus lorsqu'ils sont parvenus à l'âge adulte : il leur faut alors connaître leur religion, afin de croire les vérités qu'elle enseigne, pratiquer les devoirs qu'elle commande et recevoir les sacrements que Notre-Seigneur a institués.

Sans instruction religieuse, il n'y a pas de salut possible. Nous en avons sous les yeux la preuve douloureuse. — Pourquoi tant de chrétiens perdent-ils la foi et croient-ils toutes les sottises contre la religion qu'ils entendent dans les conversations et lisent dans les journaux et dans les livres ? Parce qu'ils ne connaissent pas cette religion, parce qu'ils ne savent pas ou ne savent plus leur catéchisme. — Pourquoi tant de chrétiens vivent-ils dans une coupable indifférence et s'acheminent-ils pour ainsi dire vers l'enfer les yeux fermés ? Parce qu'ils n'ont jamais su ou ont oublié leur catéchisme. Ils passent leur vie à travailler, à manger, boire et dormir, sans même penser qu'ils ont une âme à sauver, un Dieu à servir, un enfer à éviter, une éternité bienheureuse à conquérir. Ce ne sont plus des hommes, puisqu'ils vivent comme des êtres sans raison. Eh bien ! m. f., il faut que vos enfants soient des hommes, il faut qu'ils vivent en bons chrétiens, et pour cela qu'ils n'oublient pas ce qu'ils ont appris au catéchisme, mais au contraire le complètent et le mettent chaque jour en pratique.

* *

M. e., vous allez le promettre en renouvelant les promesses de votre baptême. Vos chers parrains et marraines les ont faites une première fois en votre nom, au jour de votre baptême ; il est temps de les ratifier vous-mêmes et de montrer que vous ne reniez pas les engagements pris en votre nom.

On raconte que le roi S. Louis étant tombé gravement malade fit vœu, si Dieu lui rendait la santé, d'aller en Terre Sainte combattre les infidèles. Rendu à la santé, il voulut accomplir son vœu, quand sa mère, émue des dangers qu'il allait courir, inquiète aussi des périls auxquels en son absence allait être exposé le royaume de France, s'efforça de le détourner de son dessein. « Votre vœu ne vous oblige pas, lui disait-elle, vous l'avez fait au plus fort de votre maladie, quand la fièvre et le délire obscurcissaient votre intelligence et que vous ne saviez qu'imparfaitement ce que vous faisiez. — C'est possible, ma mère, répondit S. Louis en tirant de dessous ses habits un crucifix qu'il portait toujours sur sa poitrine. Eh bien ! maintenant que je suis bien guéri, que j'ai toute ma présence d'esprit et sais parfaitement ce que je fais, je renouvelle mon vœu en toute connaissance et toute liberté. »

C'est ce que vous allez faire vous-mêmes, m. e., en présence de vos bons parents et de toute la paroisse assemblée, en présence des anges qui remplissent cette église et de Notre-Seigneur que vous avez reçu ce matin. Que Dieu vous accorde la grâce d'être toujours fidèles au serment que vous allez prononcer ! Ainsi soit-il.

Le soir : Consécration à la Sainte Vierge

MARIE NOTRE MÈRE

Monstra te esse matrem.
O Marie, montrez-vous notre Mère !

Telle est, mes chers enfants, la touchante prière que vous allez adresser à la T. S. Vierge en vous consacrant à elle. Dans un instant, agenouillés au pied de son autel, vous allez lui demander de vous prendre sous sa protection et de vouloir bien se montrer votre mère, tous les jours de votre vie et surtout à l'heure de votre mort.

I

Votre mère, m. e., la Sainte Vierge l'est depuis longtemps. Pour le devenir, elle n'a point attendu que vous le lui demandiez. Elle l'est de par la volonté même de son Fils Jésus.

Vous savez comment ce divin Sauveur, avant de mourir sur la croix, nous ayant tout donné, voulut encore nous donner sa Mère. S'adressant à S. Jean qui se tenait debout près de Marie au pied de la croix, il lui dit : « *Ecce Mater tua.* Voilà votre Mère ! Vous et tous les hommes pour qui je meurs, vous me remplacerez, vous serez ses enfants. » Puis s'adressant à la Sainte Vierge, il lui dit pareillement en lui montrant S. Jean et en sa personne tous les chrétiens qui devaient exister jusqu'à la fin des temps : « *Ecce filius tuus.* Voilà votre fils ! Aimez-le, lui et tous les hommes, comme vous m'avez aimé ; soyez pour eux ce que vous avez été pour moi, une mère tendre et dévouée. »

Voilà ce qu'a dit Notre-Seigneur, m. e. Or, vous savez quelle est la puissance et l'efficacité de sa parole : elle fait, elle réalise ce qu'elle dit. Aux malades il disait : « Oui, je le veux, soyez guéris, » et cette simple parole transformait les malades et les infirmes en hommes bien portants. Le Jeudi Saint, à la dernière Cène, Jésus prend du pain, le bénit et le donne à ses apôtres en leur disant : « Prenez et mangez, ceci est mon corps, » et aussitôt le pain cesse d'être du pain pour devenir le corps adorable du Sauveur.

Eh bien ! m. e., la parole par laquelle Notre-Seigneur nous donna sa Mère ne fut ni moins puissante ni moins efficace. Elle créa instantanément entre Marie et S. Jean, entre la Mère de Jésus et nous, une véritable parenté surnaturelle en vertu de laquelle Marie est devenue véritablement notre mère selon la grâce, et nous sommes réellement devenus ses enfants.

Allez donc en toute confiance vous consacrer à cette bonne Mère, vous placer sous sa toute-puissante protection, lui demander de se montrer vraiment votre Mère du ciel. Elle écoutera votre prière, elle sera pour vous, soyez-en sûrs, la meilleure des mères, car son cœur est déjà rempli à votre endroit de l'amour le plus affectueux, du dévouement le plus entier, de la sollicitude la plus tendre, puisque Dieu a mis dans son cœur ces sentiments comme il les a déposés dans le cœur de vos mères de la terre.

II

Mais, de votre côté, il faudra vous montrer ses enfants et pratiquer envers elle les devoirs d'un enfant. Or, m. e., quels sont vos devoirs envers vos mères de la terre ? C'est de les respecter, de les aimer et de leur obéir.

1. Vous *respecterez* donc tout d'abord la Sainte Vierge. Vous ne prononcerez jamais qu'avec vénération son nom béni. Vous respecterez ses images et tout ce qui tient à son culte. Vous ne serez pas de ceux qui rient des pratiques de piété ou qui tournent en ridicule les dévotions en son honneur. Non seulement vous ne ferez jamais écho aux misérables lâches qui pourraient l'insulter devant vous ; mais, s'il le faut, vous saurez prendre sa défense, venger son honneur, montrer que s'attaquer à Marie c'est vous blesser au cœur.

Car non contents de respecter la Sainte Vierge, vous l'aimerez de tout votre cœur.

2. Vous l'*aimerez,* petits garçons, en lui adressant chaque jour une petite prière, si courte soit-elle. C'est une grosse erreur de penser que la dévotion à la Sainte Vierge n'est bonne que pour les jeunes filles et les femmes. A côté de S. Jean, il y avait au pied de la croix Marie-Madeleine et plusieurs autres saintes femmes. Or, est-ce l'une d'entre elles qu'a choisie Notre-Seigneur pour lui donner sa Mère ? C'est à S. Jean qu'il a fait cet honneur, c'est un homme qui fut le premier enfant de Marie, comme pour nous indiquer que les hommes comme les femmes doivent considérer Marie comme leur mère, l'honorer et l'aimer.

Et c'est ce qui a lieu plus qu'on ne croit. Les hommes sont moins expansifs, moins démonstratifs que les femmes ; mais ils n'en sont pas pour cela moins affectueux. C'est peut-être parmi eux qu'on rencontre les exemples les plus fréquents de confiance et de prière persévérante envers Marie. Il n'est pas rare, lorsque nous abordons des mourants, de les entendre nous dire : « J'ai abandonné le bon Dieu depuis longtemps ; depuis longtemps je ne dis plus

de prières, sinon une petite prière à la Sainte Vierge que je lui récite depuis ma Première Communion. » Or, m. e., c'est précisément cette petite prière qui vaut à ces mourants la grâce de faire une bonne mort. Ils n'ont pas oublié Marie, Marie ne les oublie pas, ne les délaisse pas, et à l'heure décisive de la mort se montre leur mère miséricordieuse et compatissante.

Et vous, jeunes filles, vous montrerez que vous aimez la Sainte Vierge, en la priant vous aussi tous les jours. Vous l'aimerez en célébrant bien ses fêtes et en vous approchant ces jours-là des sacrements de pénitence et d'Eucharistie. Vous l'aimerez en assistant avec empressement aux exercices de piété en son honneur, au chapelet le dimanche, aux exercices du mois de Marie et du Rosaire. Vous l'aimerez en vous enrôlant dans ses confréries et en portant dévotement le saint scapulaire ou sa médaille. Vous l'aimerez en ornant son autel et en portant son image ou sa bannière dans les processions. Vous l'aimerez en procurant sa gloire par tous les moyens en votre pouvoir.

3. Enfin, m. e., et c'est par là que je termine, vous *obéirez* à la Sainte Vierge. Lorsqu'aux noces de Cana, elle sollicita de Jésus son premier miracle en faveur des jeunes époux et de leurs convives, elle dit aux serviteurs en leur montrant son Fils : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » C'est en vain que Marie aurait intercédé près de son Fils et sollicité pour ceux qui l'entouraient la faveur que vous savez, si les serviteurs avaient refusé d'obéir à Jésus et d'emplir d'eau les urnes; la prière de Marie serait demeurée sans effet et le miracle qu'elle sollicitait n'aurait pas eu lieu.

Eh bien ! m. e., la Sainte Vierge vous fait la même recommandation ce soir. Vous montrant son Fils, ou plutôt celui qui dans cette paroisse représente son Fils et vous parle en son nom, je veux dire le prêtre, elle vous dit : « Tout ce qu'il vous dira, faites-le. » Oui, m. e., restez fidèles aux enseignements et aux conseils que le prêtre vous a donnés sur les bancs du catéchisme, continuez de venir les recueillir de sa bouche, soyez dociles à ses recommandations, soit qu'il vous mette en garde contre les dangers qui vont vous menacer, soit qu'il vous invite à pratiquer la vertu.

En agissant ainsi, vous comblerez de joie votre Mère du ciel, vous vous montrerez ses dignes enfants, et mériterez qu'elle se montre votre Mère partout et toujours, comme vous allez le lui demander. Ainsi soit-il.

POUR DES COMMUNIONS SOLENNELLES A LA PENTECOTE

A la Messe

EUCHARISTIE ET CONFIRMATION

Mes frères, Mes chers enfants,

Savez-vous qu'en choisissant cette fête de la Pentecôte pour le jour des Communions solennelles, nous nous conformons à un très ancien usage de la Sainte Eglise ? Jadis, la fête de Pâques et celle de la Pentecôte étaient les deux jours de l'année spécialement choisis pour l'admission des adultes au banquet eucharistique. La veille, on bénissait les Fonts baptismaux, comme nous l'avons fait hier ; toute la nuit du samedi au dimanche se passait à achever la préparation des catéchumènes qui devaient recevoir le saint baptême, et les longues prophéties qui précèdent la messe du Samedi Saint et du samedi de la Pentecôte sont un reste des instructions qu'on leur donnait et des prières récitées pour eux. Après qu'ils avaient enfin reçu le baptême, qu'on les avait revêtus de vêtements blancs, image de l'innocence qui venait de leur être conférée, au chant des Litanies des Saints, on les conduisait solennellement du baptistère à l'église, car l'un était ordinairement distinct de l'autre, et là un prêtre et plus souvent l'évêque célébrait la sainte messe et les nouveaux baptisés faisaient leur première communion.

Afin de rester dans l'esprit de la double fête que nous célébrons, voyons ensemble, m. e., les analogies frappantes qui existent entre le sacrement de l'Eucharistie que vous allez recevoir et le sacrement de Confirmation que reçurent les apôtres à pareil jour.

I. — *On y reçoit une Personne divine*

Et d'abord, m. e., dans l'un et l'autre sacrement on reçoit une Personne divine.

Les apôtres, le jour de la Pentecôte, reçurent la troisième Personne de la Sainte Trinité, le St-Esprit qui procède du Père et du Fils, et vous le recevrez à votre tour de façon toute spéciale dans le sacrement de Confirmation, quand l'évêque, vous imposant les mains et marquant votre front du saint chrême, appellera sur vous l'Esprit-Saint avec l'abondance de ses dons.

Aujourd'hui, et chaque fois que vous communiez, c'est la seconde Personne de la Sainte Trinité que vous recevez plus particulièrement, c'est Notre-Seigneur, le Fils de Dieu fait homme, avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Je dis : « plus particulièrement », car les trois Personnes de la Sainte Trinité ne faisant qu'un seul et même Dieu, on ne peut recevoir l'une sans recevoir en même temps les deux autres, en sorte que tout à l'heure va se réaliser pour vous la parole de Notre-Seigneur que nous chantions il y a un instant dans l'évangile : « Si quelqu'un m'aime,... nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. » Parce que Jésus-Christ viendra en vous avec sa divinité, il viendra accompagné de son Père et du Saint-Esprit, que les apôtres reçurent en cette fête de la Pentecôte et qu'il leur avait promis à l'avance et tant de fois.

II. — *Ils furent tous deux promis*

1. Car, m. e., et c'est là une seconde ressemblance entre ces deux sacrements d'Eucharistie et de Confirmation, Notre-Seigneur prit soin de les promettre à ses apôtres longtemps à l'avance, comme pour les leur faire désirer davantage et les inviter à s'en rendre dignes.

Pour consoler ses apôtres de son prochain départ, il leur déclare qu'il ne les laissera pas orphelins, sans aide et sans protection, mais qu'il leur enverra le Paraclet, l'Esprit consolateur, qui leur enseignera toutes choses et les soutiendra dans leur apostolat et parmi les persécutions.

Une année d'avance il leur avait également annoncé l'institution de la Sainte Eucharistie. Au lendemain de la miraculeuse multiplication des pains

par laquelle il avait nourri cinq mille personnes dans le désert, voyant leur enthousiasme, il leur avait dit : « Je vous donnerai un aliment bien plus merveilleux encore que celui que vous venez de manger. Le pain que je vous donnerai c'est ma chair, car ma chair est véritablement une nourriture et mon sang est véritablement un breuvage. Celui qui mangera ma chair et boira mon sang vivra éternellement. »

2. Vous savez, m. e., comment Notre-Seigneur accomplit cette double promesse.

C'est celle de l'Eucharistie qu'il accomplit la première. Le Jeudi Saint, veille de sa mort, il venait de célébrer pour la dernière fois la pâque juive avec ses apôtres, réunis autour de lui dans le Cénacle. Le repas terminé, il prit du pain, du pain azyme ou sans levain, — c'était le seul qui devait servir pour la pâque, — il le bénit, le rompit en autant de morceaux qu'il y avait là de personnes présentes, et il le leur donna en leur disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps. » Puis prenant le calice et y versant du vin, il le bénit également et le leur donna en disant : « Buvez-en tous, car ceci est mon sang. » Puis il ajouta à l'adresse de ses apôtres : « Faites ceci en mémoire de moi, » leur donnant ainsi le pouvoir de faire ce qu'il venait de faire lui-même, c'est-à-dire de changer le pain en son corps et le vin en son sang.

Cinquante-trois jours après, les apôtres et les disciples groupés autour de la T. S. Vierge étaient de nouveau réunis dans ce même Cénacle qui leur rappelait de si doux souvenirs, où Notre-Seigneur avait célébré la première de toutes les messes et s'était donné à eux pour la première fois, où il les avait ordonnés prêtres et revêtus de ses propres pouvoirs. C'était un dimanche, vers neuf heures du matin ; les apôtres se disposaient à exercer les pouvoirs qu'ils avaient reçus de Jésus-Christ, c'est-à-dire à célébrer la sainte messe, et les fidèles au nombre de plus d'une centaine étaient réunis pour y assister, quand tout à coup un vent impétueux se fit entendre qui semblait vouloir ébranler la maison. En même temps, ils virent paraître des langues séparées les unes des autres et qui étaient comme du feu, et qui se posèrent sur chacun d'eux. Et ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que l'Esprit-Saint leur donnait de s'exprimer.

3. Vous le voyez, m. e., le St-Erprit se donne aux apôtres sous des apparences sensibles ; Notre-Seigneur fait de même lorsqu'il se donne à nous dans la Sainte Eucharistie ; et dans l'un et l'autre cas, ces apparences ont pour but de nous montrer les effets que produisent dans nos âmes, en venant en nous, et le Saint-Esprit et N.-S. Jésus-Christ.

Le *feu* éclaire et réchauffe, et voilà pourquoi l'Esprit-Saint descend sur les apôtres sous l'apparence de langues de feu, pour montrer qu'il vient illuminer leurs intelligences en les aidant à comprendre et à retenir les vérités que Jésus-Christ leur a enseignées ; qu'il vient en même temps remplir leur cœur d'un amour assez ardent pour prêcher au monde entier ces vérités et les signer de leur sang.

Le *pain* et le *vin* sont les aliments les plus ordinaires dont se nourrissent nos corps. En les choisissant pour être la matière du sacrement d'Eucharistie, en se donnant à nous sous les apparences du pain et du vin, Notre-Seigneur a voulu nous apprendre que dans ce Sacrement adorable il veut être la nourriture de nos âmes, comme le pain et le vin sont la nourriture de notre corps.

III. — *Nos dispositions*

Qu'elle est admirable, m. e., la sagesse de Dieu se donnant à nous, soit en la personne du Fils, soit en la personne du Saint-Esprit ! Pouvait-il user d'un langage plus clair et plus éloquent pour nous révéler les admirables effets que ces deux Personnes divines viennent produire en nous ? Par les circonstances, surtout, qui précèdent et accompagnent la Première Communion des apôtres le Jeudi Saint et la venue du Saint-Esprit en eux le jour de la Pentecôte, il nous fait connaître les sentiments de foi et de pureté avec lesquels nous devons recevoir Notre-Seigneur dans la Sainte Eucharistie et le Saint-Esprit dans la Confirmation.

1. Sentiments *de foi*, d'abord. Pour exciter cette foi en ceux sur lesquels il descend, le Saint-Esprit fait précéder sa venue d'un vent impétueux. Comme Jéhovah lorsqu'il apparut à Moïse sur le Sinaï au milieu des éclairs et du tonnerre, le Saint-Esprit descend au milieu du bruit, enveloppé par le feu qui signale sa présence aux apôtres et ne leur laisse aucun doute sur le don qu'il fait de sa divine Personne à chacun d'eux.

Pour convaincre les apôtres de sa présence dans la Sainte Eucharistie, Notre-Seigneur n'a pas entouré l'institution de celle-ci de prodiges aussi extraordinaires. Pourquoi l'aurait-il fait ? Le Saint-Esprit n'ayant point de corps était invisible ; il fallait bien que les apôtres connussent sa venue et sa présence en eux par quelque signe extérieur, tandis que Notre-Seigneur, lui, les apôtres le voyaient le Jeudi Saint, ils l'entendaient leur dire : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » et quoique ce corps et ce sang fussent cachés sous les voiles du pain et du vin, Jésus avait accompli tant de miracles en leur présence, depuis trois ans, que ce nouveau miracle ne devait pas les étonner. Ils croient sans hésiter aux paroles du Sauveur.

Chaque fois que vous allez communier, croyez-y fermement vous aussi, m. e., et dites du fond du cœur : « O Jésus, Fils du Dieu vivant, je crois que vous êtes réellement dans le très saint Sacrement de l'autel et que je vais vous y recevoir tout entier, votre corps, votre sang, votre âme et votre divinité. »

2. Avant de se donner à ses apôtres le Jeudi Saint, avant de leur envoyer son divin Esprit le jour de la Pentecôte, Jésus-Christ leur apprend également avec quelle *pureté* on doit recevoir le bon Dieu. Le Jeudi Saint, il s'agenouille devant chacun d'eux et leur lave les pieds, et c'est seulement après avoir accompli ce rite qu'il leur dit : « Vous êtes purs, » et qu'il les admet au banquet sacré. Avant de remonter au ciel, il leur recommande de se préparer avec le même soin à la venue du Saint-Esprit, et voilà pourquoi, le soir de l'Ascension, ils se renferment dans le Cénacle et y passent dans la retraite et la prière les dix jours qui vont s'écouler jusqu'à la Pentecôte.

* *

M. e., vous avez apporté cette double préparation à la Communion solennelle que vous allez recevoir. Nous avons passé dans la retraite, nous aussi, les derniers jours de la semaine qui viennent de s'écouler ; nous avons prié ensemble ; Jésus a purifié vos âmes par le sacrement de pénitence. Puisse-t-il récompenser vos généreux efforts en exauçant toutes les prières que vous allez lui adresser pour vous-mêmes et pour tous ceux que vous aimez ! Ainsi soit-il.

Avant la Communion

Mes bien chers enfants,

Il est une prière que nous adressons souvent au Saint-Esprit, et tout particulièrement au début de nos prières du matin et du soir. Cette prière, la voici : « Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et allumez-y le feu de votre amour. »

S'il est un moment où vous devez la redire, c'est bien quand vous allez communier. S'il importe de s'approcher de la Sainte Table avec une grande pureté d'âme, avec de vifs sentiments de foi en la présence réelle de Notre-Seigneur, il importe bien plus encore de s'en approcher avec de grands sentiments d'amour. Pourquoi Notre-Seigneur se donne-t-il à nous dans la sainte communion, sinon parce qu'il nous aime et qu'il ne veut faire qu'un avec nous ? Or, m. e., l'amour appelle l'amour. Vous ne répondrez vraiment à l'amour que Jésus va vous témoigner, et qu'il nous témoigne chaque fois qu'il se donne à nous, qu'en l'aimant vous-mêmes de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit et de toutes vos forces. Ce sont ceux qui l'aiment ainsi qui entreront dans la vie éternelle. C'est en faveur de ceux qui la reçoivent avec ces ardents sentiments d'amour que la sainte communion sera vraiment un gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse. Ainsi soit-il.

Aux Vêpres

APRÈS LA PENTECÔTE ;
APRÈS LA COMMUNION SOLENNELLE

Mes enfants,

Vous connaissez la merveilleuse transformation que le Saint-Esprit opéra dans les apôtres lorsqu'il descendit en eux le jour de la Pentecôte. Jusque-là, ils étaient sans intelligence et ne comprenaient pas grand'chose aux vérités que pendant trois ans Notre-Seigneur leur avait enseignées avec tant de patience et de dévouement. Ils étaient lâches et timides ; le soir du Jeudi Saint, à l'exception de S. Jean, ils avaient abandonné leur Maître, et le premier d'entre eux, tremblant à la voix d'une femme, d'une servante, l'avait renié trois fois.

Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Esprit qu'ils sont tout transformés. — Non seulement tous les enseignements qu'ils ont reçus de la bouche du Sauveur se trouvent subitement gravés dans leur esprit, mais ils en saisissent le sens, l'opportunité, l'enchaînement, et ils vont les prêcher au monde avec une clarté, une conviction qui gagnent par milliers des disciples au Christ et des membres nouveaux à l'Eglise naissante. — De timides qu'ils étaient, ils deviennent courageux et vaillants. Le jour même de la Pentecôte, ils montent sur la terrasse du Cénacle, et du haut de cette tribune, de cette chaire improvisée, ils évangélisent les foules venues à Jérusalem pour fêter la Pentecôte et qui emplissent les rues de la ville. Ce courage les accompagnera partout, devant les tribunaux où on les traîne, dans les prisons où on les jette et jusque dans les supplices auxquels on les soumet. Tous, et ils ne pouvaient porter le courage plus loin, tous subirent le martyre pour Jésus-Christ.

M. e., il serait à désirer que votre Communion solennelle soit pour vous le point de départ d'un changement semblable. Vous allez dans un instant renouveler les promesses de votre baptême, faire profession publique de votre foi et jurer d'être toute votre vie les fidèles observateurs des commandements de Dieu et de l'Eglise. Jusqu'ici, à cause de la légèreté de votre âge, vous n'avez pas saisi toute la portée de ces promesses et encore moins sans doute accompli les obligations qu'elles comportent. Maintenant que vous avez grandi, que vous allez cesser d'être des enfants pour devenir des jeunes gens et des jeunes filles, vous allez solennellement renouveler vous-mêmes ces promesses que firent jadis pour vous, en votre nom, vos parrains et marraines.

Mais cela ne suffira pas. Précisément parce que vous devrez être désormais plus réfléchis et plus courageux, il vous faudra croire d'une foi plus éclairée les vérités de la religion que je vous ai enseignées, et remplir avec plus de générosité vos devoirs de chrétiens.

I. — *Croire d'une foi plus éclairée*

Il vous faudra d'abord *croire d'une foi plus éclairée* les vérités de notre sainte religion. Ces vérités, vous les avez étudiées au catéchisme, et je me suis efforcé de vous en donner l'explication. Mais vous les avez écoutées souvent d'une oreille bien distraite; et du reste, votre intelligence encore peu développée n'était pas toujours apte à en saisir le sens et la portée. Mais à mesure que vous allez grandir et que vous réfléchirez davantage, les grands problèmes de votre origine et de votre destinée vont se présenter à votre esprit, vous les entendrez discuter autour de vous. D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous sur la terre ? Y a-t-il une autre vie après celle-ci ? Que sera-t-elle pour nous? Toutes ces questions vous laissaient bien indifférents jusqu'ici quand nous les traitions ; mais pour peu que vous soyiez sérieux, vous constaterez bientôt que ce sont là des questions souverainement importantes auxquelles vous voudrez trouver une réponse, parce que vous sentirez que de cette réponse dépendra l'orientation de votre vie et votre bonheur éternel.

Eh bien ! m. e., vous vous rappellerez alors que c'est d'abord dans le catéchisme qu'il faut chercher cette réponse, et vous admirerez la grandeur de ce petit livre dont vous faisiez si peu de cas, et qui cependant donne la solution de tous les grands problèmes qui passionnent l'humanité. Vous y verrez que c'est Dieu qui nous a créés, qu'il est donc notre maître, que nous lui appartenons comme l'œuvre appartient à l'ouvrier qui l'a faite, que donc il a droit de nous imposer des commandements, et nous le devoir de lui obéir. — Vous y verrez que Dieu ne nous a pas créés pour la terre, que celle-ci n'est pour nous qu'un lieu de passage et cette vie un temps d'épreuve, durant lequel nous devons mériter le ciel. Le ciel, voilà notre véritable patrie, pour laquelle nous devons travailler, vers laquelle doivent tendre tous nos efforts, car « que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ? »

Voilà, m. e., des vérités que, pas plus que vous, les apôtres ne comprirent pas tout d'abord. Notre-Seigneur avait beau leur redire que son royaume n'est pas de ce monde; ils ne rêvaient que de royaume et de bonheur temporel, comme tant d'hommes le font encore aujourd'hui. Ce n'est qu'après avoir reçu le Saint-Esprit que les yeux de leur âme s'ouvrirent et qu'ils comprirent le vrai but de la vie, qu'ils se rendirent compte que tout est vanité ici-bas, sauf aimer Dieu et le servir.

A mesure que vous allez grandir, puissiez-vous le comprendre, vous aussi, vous en convaincre et faire de cette conviction la règle de votre vie !

II. — *Pratiquer plus fidèlement vos devoirs*

Car, m. e., il ne suffit pas de connaître le but de la vie, il faut tendre vers ce but avec courage et persévérance. C'est ce qu'on vous a recommandé au jour de votre baptême. Le prêtre ne s'est pas contenté de vous demander : « Croyez-vous en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre ? » Il vous a dit également : « Si vous voulez entrer en la vie éternelle, gardez les commandements. »

Voyez avec quel courage les apôtres obéissent après avoir reçu le Saint-Esprit. Notre-Seigneur leur avait ordonné de prêcher l'Evangile à toutes les nations, en commençant par Jérusalem ; ils le font sans délai et sans crainte. En vain on veut les en empêcher, ils persistent en disant : « Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes », et ni les prisons ni les coups ne peuvent les faire désobéir à Dieu.

Voilà, m. e., avec quel courage et quelle persévérance il faudra remplir vos devoirs de chrétiens désormais.

Vos devoirs *envers Dieu* tout d'abord. Soyez fidèles à votre prière du matin et du soir, et bien exacts aux offices du dimanche. Ne vous laissez arrêter ni par le respect humain, ni par les mauvais exemples que vous pourriez avoir sous les yeux. Ce n'est point parce que les autres se damnent qu'il faut vous damner. Dites-vous toujours : « Je n'ai qu'une âme, qu'il faut sauver ; de l'éternelle flamme je veux la préserver. » Au lieu de vous laisser pervertir par le mauvais exemple des autres, efforcez-vous au contraire, par votre vie édifiante, d'assurer la persévérance de ceux qui vous entourent.

En même temps que vos devoirs envers Dieu, vous vous acquitterez avec soin de *vos devoirs envers vos bons parents*. Jusqu'ici, m. e., vous n'avez guère réfléchi à la peine qu'ils se donnent pour vous. Vous avez joui de leurs soins, de leurs bienfaits, comme si tout cela ne leur coûtait ni peines ni fatigues. Au lieu de leur être reconnaissants, vous les avez souvent contristés, sans doute, par vos désobéissances, vos bouderies et vos petites colères. Il ne faut plus qu'il en soit ainsi. Il faut que désormais vous fassiez leur joie et leur bonheur par votre docilité, vos prévenances, votre souci de leur faire plaisir. Maintenant que vos forces vont vous le permettre, aidez-les dans leurs travaux et soulagez-les d'autant. En tout cas, ne soyez jamais de ces jeunes gens, de ces jeunes filles qui, à mesure qu'ils grandissent, deviennent plus insoumis, plus irrespectueux, et s'imaginent que les rôles doivent être intervertis, que c'est à eux de commander et aux parents d'obéir. Non, m. e., vos parents resteront toujours près de vous les représentants de Dieu, et quelque âge que vous ayiez, vous devez toute votre vie les aimer, les respecter, témoigner de la déférence pour leurs ordres ou leurs conseils, et les assister avec un filial dévouement.

Mais n'oubliez pas non plus *vos devoirs envers le prochain*. Vous serez envers lui polis comme il convient à des enfants bien élevés, surtout envers les personnes plus âgées que vous et qui ont droit à votre respect. Vous aimerez à rendre service, vous témoignerez votre charité en compatissant aux peines d'autrui, en vous réjouissant au contraire du bonheur qui lui arrivera. Bien entendu, vous ne lui causerez jamais de tort, ni dans sa réputation, ni dans ses biens. Si vous agissez ainsi, m. e., vous serez estimés de tous, aimés de Dieu et des hommes, et cette estime et cette affection dont vous serez l'objet ne contribuera pas peu à votre bonheur.

Enfin, m. e., vous allez promettre d'être toujours fidèles à *vos devoirs envers vous-mêmes,* en évitant tout ce qui pourrait ternir l'innocence de votre âme, dont les blancs vêtements et les brassards que vous portez sont le gracieux emblème. Oh ! m. e., tant que vous conserverez cette innocence, cette virginale pureté, vous serez heureux, vous croirez sans difficulté les vérités que vous avez apprises au catéchisme, parce qu'aucune ne vous gênera ; vous continuerez d'aimer vos parents, parce qu'aucune affection coupable ne gâtera votre cœur ; vous serez bons et pleins de dévouement pour votre prochain. Oh ! fuyez l'inconduite, cause de tant de ruines et de tant de souffrances ! De combien de jeunes gens et de jeunes filles elle a brisé l'avenir ! Combien de foyers compromis, combien de familles désunies par elle ! De combien de drames sanglants, de désespoirs, de suicides elle est la cause tous les jours ! Combien de larmes elle a fait verser à ses victimes et à leurs familles ! Oh ! m. e., fuyez-la, fuyez-en les occasions, et si vos bons parents vous aiment et veulent vraiment votre bonheur et le leur, qu'ils mettent tout leur soin à vous en préserver. De la sorte, vous serez réellement fidèles aux promesses que vous allez faire en renonçant à Satan, à ses œuvres et à ses pompes. Ainsi soit-il.

Consécration à la Sainte Vierge

MARIE EST NOTRE MÈRE

Mes chers enfants,

Dans le récit qu'il nous a fait de la descente du Saint-Esprit sur les apôtres, S. Luc nous dit que la T. S. Vierge était avec eux dans le Cénacle, persévérant avec eux dans la prière, et beaucoup de pieux auteurs pensent que c'est à la présence et aux prières de cette très sainte Epouse du Saint-Esprit que les apôtres durent de recevoir celui-ci et si tôt et si abondamment.

Nous voyons par là combien il est avantageux de se grouper, de se serrer autour de Marie et de se placer sous sa maternelle protection. C'est ce que vous allez faire, m. e., en vous consacrant à elle. Demandez-lui d'être toujours une Mère pour vous, et de votre côté promettez-lui d'être toujours ses enfants affectueux et dévoués.

I. — *Marie est notre Mère*

Votre Mère, la Sainte Vierge l'est de par la volonté de Dieu lui-même.

Avant de remonter au ciel, Jésus disait à ses apôtres pour les consoler : « Je ne vous laisserai pas orphelins. » Il a tenu parole. Sans attendre le jour de la Pentecôte où il leur envoya le divin Paraclet, l'Esprit consolateur, il leur donna et il nous donna à tous une mère en la personne de Marie. Vous savez comment du haut de la croix, s'adressant à S. Jean qui se tient aux côtés de la Sainte Vierge pour la consoler, il lui dit en lui montrant Marie : « Voilà votre Mère. » Et à la Sainte Vierge en lui confiant S. Jean et en sa personne les chrétiens de tous les temps : « Voilà votre fils. »

Et ce rôle de Mère, la Sainte Vierge le prend au

sérieux. C'est pour le remplir qu'elle se tient dans le Cénacle au milieu des apôtres, afin de les soutenir après la mort de son Fils. Elle ranime leur foi et leur confiance durant les trois jours qu'il passe dans le tombeau ; elle fait espérer son pardon à S. Pierre, inconsolable d'avoir renié trois fois son bon Maître ; elle promet à tous d'intervenir près de son Fils pour qu'il oublie leur abandon au soir du Jeudi Saint. Durant les longs moments qu'elle passe avec eux, elle leur raconte les différentes circonstances qui ont marqué l'incarnation du Sauveur, sa naissance, son enfance et sa vie cachée, et c'est parce qu'ils les avaient apprises d'elle que les écrivains sacrés ont pu les raconter à leur tour dans les Saints Evangiles. Durant les longues années qu'elle passera sur la terre après l'Ascension de Jésus, elle ne cessera de s'intéresser aux apôtres et à leur mission, les aidant de ses conseils et de ses prières et les soutenant au milieu des persécutions.

M. e., quel bonheur de penser que Marie est notre mère comme elle le fut des apôtres ! Elle a pour nous la même affection, nous veut le même bien et ne demande qu'à nous venir en aide à nous aussi dans nos travaux et dans nos peines. Qu'est-elle venue faire à La Salette, à Lourdes, à Pontmain et partout où elle a daigné apparaître à ses enfants de la terre, sinon nous dire qu'au ciel elle pense à nous, s'intéresse à nous, prie pour nous, prend part à nos peines et n'a pas de plus vif désir que d'y mettre fin ? Voyez avec quelle maternelle condescendance elle parle à Mélanie et Maximin à La Salette, à Bernadette à Lourdes, les instruit, leur donne des conseils, leur fait des remontrances, leur promet de les rendre heureux sinon toujours en ce monde, du moins en l'autre.

Sans doute, elle ne se montre pas ainsi visiblement tous les jours ; mais ce qu'elle est venue faire en ces différentes circonstances, elle le fait tous les jours ; elle prie sans cesse pour nous, intercède pour nous, afin que Dieu ne nous punisse pas ; elle sollicite pour nous les grâces dont nous avons besoin.

II. — *Montrons-nous ses enfants*

Et elle le fera d'autant mieux pour chacun de vous, m. e., que vous serez davantage pour elle des enfants aimants et dévoués, des enfants ayant à cœur de l'honorer, de l'invoquer et de l'imiter.

Honorez-la, m. e., par tous les moyens en votre pouvoir. Soyez heureux de bien célébrer ses fêtes en vous approchant des sacrements, d'assister aux exercices de piété en son honneur, de chanter ses louanges et ses saints cantiques. Montrez-vous dignes d'appartenir à ses confréries et de devenir ainsi à un titre plus spécial encore les enfants de Marie. Et vous tout spécialement, jeunes filles, soyez fières de porter son image et d'orner son autel.

Invoquez-la tous les jours et souvent dans la journée. Non seulement soyez fidèles à la saluer trois fois par jour à l'*Angelus*, mais recommandez-vous à elle dès le matin à votre réveil, et le soir endormez-vous dans ses bras en baisant pieusement son scapulaire ou sa médaille, et en lui murmurant une dernière prière. Si vous le pouvez, ne passez pas un seul jour sans dire votre chapelet en entier ou en partie, et lorsque vous en avez le temps, surtout le dimanche, venez le réciter au pied de son autel.

Enfin, m. e., *imitez* la T. S. Vierge. Vous ne sauriez prendre exemple sur un plus beau modèle. Combien elle aimait le bon Dieu, elle qui s'était consacrée à lui dès l'âge de trois ans ! Combien elle aimait le prochain, elle qui pour lui venir en aide à Cana oblige son Fils à devancer l'heure de ses miracles ! Combien elle aimait sa famille, elle qui s'empresse pour aller aider sa cousine Elisabeth ! Qu'elle était pure, elle qui tremble à la voix d'un ange au point que celui-ci est obligé de la rassurer ! Qu'elle était humble, elle qui se dit modestement la servante du Seigneur et qui dans son *Magnificat* fait hommage à Dieu seul de tout ce qu'il y a de bien en elle !

Oh ! oui, m. e., imitez la Sainte Vierge, invoquez-la, honorez-la, et à l'école d'une si bonne Mère, protégés par elle, soutenus par elle, vous serez toujours la joie de vos parents et l'édification de la paroisse, et vous sauverez votre âme pour l'éternité. Ainsi soit-il.

CONFERENCES A DES JEUNES GENS

IX

HASARD OU VÉRITÉ

Il serait dommage, mes chers amis, que vos forces et vos ressources morales se dispersent et ainsi se perdent comme l'eau des torrents ; il faut au contraire qu'une grande idée, au service de laquelle vous vous donnerez tout entiers, coordonne vos efforts en une synthèse harmonieuse. C'était le sujet de notre dernier entretien. Mais il reste à choisir cet idéal vers qui se tourneront vos pensées, vos désirs, vos affections et toute votre activité. Pouvez-vous le choisir au petit bonheur, ou devez-vous tenir compte de certains principes essentiels dans la recherche d'un but à donner à votre vie ? Telle est la question que je pose aujourd'hui.

I. — *Ne pas s'en rapporter au hasard*

Dès l'instant où vous songerez à mettre de l'ordre en votre vie, vous comprendrez que son orientation exige réflexion, prudence et jugement. En effet, à la manière d'un chef qui passerait en revue ses troupes, vous avez, je suppose, fait le recensement de vos facultés naturelles, morales, intellectuelles, spirituelles ; vous êtes même allés plus loin peut-être : vous avez corrigé tel ou tel défaut, pris sur ce point des résolutions qui vous ont paru nécessaires ; vous vous êtes ménagé l'appui d'un ami sûr, dont l'exemple et les conseils vous semblent utiles et judicieux ; de plus, vous avez fondé vos espérances, en chrétien, sur Dieu, sa grâce et les sacrements. Vous voilà donc, pour employer quelques comparaisons, équipé pour la lutte, mais pour quelle cause allez-vous combattre ? Vous voilà prêt pour le voyage, mais où allez-vous diriger vos pas ? Vous voilà en mesure de faire un travail fécond, mais au service de quel chef, de quelle entreprise allez-vous mettre vos énergies et de vos bonnes dispositions ? C'est ici que la question se pose, et elle exige une réponse mûrement réfléchie.

Allez-vous vous engager au hasard ? Votre idéal sera-t-il, par exemple, la recherche et la préparation d'une carrière qui vous convient plus ou moins, et qui n'a pour l'instant qu'un mérite (si c'en est un) : la nouveauté ? Votre idéal sera-t-il aussi je ne sais quelle amitié que vous croyez solide et méritée, et capable de faire le bonheur de votre vie, alors qu'elle est imprudente, dangereuse et peut-être ridicule ?

« On peut toujours essayer, direz-vous, on verra bien où cela nous mènera. Si nous ne réussissons pas, nous ferons comme les autres, nous essayerons autre chose ; on s'instruit par ses bêtises, et l'expérience vient avec les années. » Et c'est ainsi que vous prendriez votre parti des erreurs possibles, des égarements malheureux ? Mais réfléchissez donc aux quelques principes suivants :

La vie est courte. Vous êtes jeunes, vous avez l'avenir devant vous ; et volontiers la vie vous apparaît comme une route droite, et fleurie, et qui se profile à perte de vue sur un horizon tout d'azur ; je dis bien : à perte de vue, car la mort, cela vous apparaît si lointain ! Et pourtant, qui de nous est assuré du lendemain ?... Outre cela : quand vous arriverez par delà la trentaine, si vous vous retournez vers le passé, si vous considérez le chemin parcouru, vous direz peut-être : « Encore deux fois autant, c'est le grand maximum ; encore une fois autant, c'est la moyenne. Comme c'est court, une vie humaine ! » Alors, vous n'avez pas de temps à gaspiller.

Deuxième principe : le mal est difficile à réparer. Certains disent, comme pour excuser leurs désordres : « Il faut que jeunesse se passe. » On surprend cette parole, hélas ! même sur des lèvres paternelles, car il est des parents assez dénués de jugement pour fermer les yeux sur les frasques de leurs fils. Il faut que jeunesse se passe ! c'est-à-dire, — on devine aisément cette conclusion sous-entendue, — quand il aura 25 ans, 30 ans, il comprendra que la vie n'est pas une partie de plaisir, il pensera aux choses sérieuses, il fera comme les autres et se mettra à la raison.

Peut-être en effet, du point de vue matériel, ces espérances se réaliseront-elles. Peut-être verra-t-on un jeune homme, parvenu à un certain âge, prendre en mains l'entreprise paternelle et la faire valoir heureusement, après avoir connu une jeunesse plus ou moins folle. Mais ceci n'est qu'un aspect de la vie, l'aspect extérieur, c'est-à-dire les apparences. Quelle sera la réalité ? Conduite morale, intentions, but visé, moyens employés pour arriver au but, tout cela sera-t-il noble, digne, propre, chrétien ? Je sais que tout est possible à Dieu et que de grands pécheurs sont devenus d'illustres convertis ; mais ils sont l'exception, et pratiquement, — j'insiste sur le mot *pratiquement*, car il s'agit d'une question de fait, — il est des ruines dont on ne se relève pas.

Et tout ce que je viens de vous dire est illustré par ces innombrables catholiques, d'ailleurs bons époux ou pères de famille, — du moins extérieurement, — intelligents et pondérés, défenseurs à l'occasion des libertés religieuses et en tout cas sympathiques à l'Eglise, mais qui ne sont ni des pratiquants ni encore moins des apôtres ; et parmi eux, il se rencontre des valeurs, mais des valeurs inutiles, perdues.

Je vous le répète : il est des erreurs et des égarements dont pratiquement on ne se relève pas. Aussi ne faut-il pas vous engager à l'aveugle, au hasard.

II. — *Prendre pour guide la vérité*

Quelle sera donc la boussole qui vous dirigera, qui vous gardera de vous égarer ? Vous l'avez sans doute déjà deviné : c'est la raison. La boussole pointe son aiguille vers le nord, et c'est munis de cette indication que nous pouvons diriger nos pas vers le but de notre voyage. Quel sera donc le nord spirituel, si j'ose dire, cette direction morale vers laquelle pointera notre raison ? Ce sera la vérité.

Traduit devant Pilate par les Juifs, Jésus leur dit : « Je suis venu rendre témoignage à la vérité. » (Jo., XVIII, 37). Le gouverneur romain répondit : « Qu'est-ce que la vérité ? » Les commentateurs se sont posé la question : Pilate a-t-il voulu se renseigner, s'éclairer sur une chose qu'il ne connaissait ni ne comprenait ? Ou bien, a-t-il haussé les épaules comme pour dire : « La vérité, est-ce que cela existe ? N'est-ce pas une utopie, une illusion ? »

Répondons à la question de Pilate. La vérité, disent les philosophes, c'est la conformité de l'intelligence à la réalité. Essayons d'éclaircir cette définition un peu rébarbative à des esprits non initiés. — Qu'est-ce qu'un récit vrai ? Que faut-il à un récit pour que des témoins du fait, en l'entendant raconter, puissent dire : « Cela est vrai, ce qu'un tel vous dit est l'exacte vérité » ? Ce qu'il faut ? Mais tout simplement que les paroles du narrateur soient d'accord avec la réalité. — Que faut-il pour qu'une mesure soit vraie ? Il faut et il suffit qu'elle soit identique au modèle étalonné déposé au Bureau central de l'inspection des poids et mesures. — Que faut-il pour qu'un diamant soit vrai ? Il faut qu'il ait tous les caractères du diamant tel qu'on le trouve dans la terre. — Par contre, on nommera or faux, faux bois, des matériaux qui auront les apparences de l'or, du bois, sans en avoir la réalité. Les philosophes ont donc raison de dire : « La vérité, c'est la conformité de l'intelligence à la réalité. »

Mais la réalité existe-t-elle ? Et si elle existe, où et comment peut-on la découvrir ? S. Paul, dans son épître aux Ephésiens (IV, 15), nous recommande de faire des « œuvres vraies » ; mais existe-t-il un type, un modèle, une réalité à laquelle puissent se conformer nos actions ? Oui, chers amis, ce modèle existe, et il nous est fourni par le Christ en personne qui, s'étant fait semblable à nous, ayant voulu vivre une vie identique à la nôtre, nous a appris par son exemple comment nous devons vivre pour plaire à Dieu. Nos œuvres seront donc vraies si elles ressemblent au modèle, et d'autant plus vraies qu'elles se rapprocheront davantage, quant aux intentions qui les animent, de la divine réalité des œuvres du Christ.

Mais il y a plus encore. Jésus ne dit-il pas « qu'il est venu rendre témoignage à la vérité » ? (Jo., XVIII, 37). Ce qui semble dire que la vérité existe même en dehors de lui et antérieurement à lui. Qu'est-ce à dire ? Suivez-moi bien, et, malgré l'aridité de cet exposé, vous allez comprendre.

Le monde n'est pas l'œuvre du hasard ; même en dehors de la révélation chrétienne et avant elle, de grands esprits avaient découvert l'existence de Dieu, car il faut au monde un créateur, un ordonnateur, un gouverneur. Le monde, le genre humain y compris, est donc comme une immense machine, compliquée, minutieuse, où chacun de nous, à tout instant de son existence, a une place à tenir, un rôle à jouer. Et la voilà, la réalité à laquelle il faut nous conformer pour être dans la vérité. Faute de réaliser, — et dans *réaliser*, remarquez-le bien, il y a *réalité*, — faute de réaliser le programme que Dieu nous a tracé en nous appelant à l'existence, nous nous égarons, nous faisons fausse route, nous sommes en dehors de la vérité.

Et voilà donc déterminé le rôle de la raison, d'ailleurs aidée de la foi. Elle doit nous montrer le but où Dieu veut nous voir aboutir, la direction qu'il a